



Le postulat d'un acteur rationnel en sciences humaines : une demi-vérité persistante

The Postulate of a Rational Actor in Social Sciences and Humanities: A Persistent Half-Truth

Simon Laflamme

Volume 11, numéro 1, novembre 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035941ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035941ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laflamme, S. (2015). Le postulat d'un acteur rationnel en sciences humaines : une demi-vérité persistante. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 11(1), 355–375. <https://doi.org/10.7202/1035941ar>

Résumé de l'article

Le postulat d'un acteur rationnel, autonome, conscient, intentionnel et intéressé a maintes fois été dénoncé, notamment par les approches relationnelles. Les critiques ont rappelé l'importance de l'inconscient et de l'émotion dans la psyché humaine, l'impossibilité de comprendre l'action humaine en dehors d'un rapport aux structures sociales, le caractère illégitime d'une subjectivité qui délibère de façon monadique. À elles seules, ces critiques auraient dû évacuer depuis longtemps l'axiomatique rationalisante. Pourtant, cette axiomatique ne perd rien de sa vigueur; elle continue à dominer les modélisations en sciences humaines. La question se pose de savoir comment elle fait pour s'éterniser. Il faut bien qu'elle justifie son existence. Nous avons repéré sept manières par lesquelles les spécialistes des sciences humaines parviennent à légitimer cette axiomatique, qui est au mieux une demi-vérité. Nous relevons et dépeignons chacune de ces justifications et montrons qu'aucune d'elles ne représente réellement une réponse à la critique relationnelle.

Tous droits réservés © Prise de parole, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le postulat d'un acteur rationnel en sciences humaines : une demi-vérité persistante

SIMON LAFLAMME

Université Laurentienne, Sudbury

Y a-t-il un postulat plus discutable, pour modéliser l'agir humain, que celui d'un acteur rationnel qui agit intentionnellement et en fonction de son intérêt? Peut-être celui d'un acteur aliéné qui agit sans conscience sous l'influence des médias ou d'après la manipulation de quelque autorité ! Dans les deux cas, on n'a affaire, au mieux, qu'à des cas de figure, qu'à des éventualités. Pourtant, ce sont là les deux postures les plus usuelles en sciences humaines, et la première, de loin, la plus commune. On aperçoit couramment la seconde dans les milieux où les préoccupations analytiques côtoient de trop près le discours marxiste, comme dans les théories sur le capital chez Jean Baudrillard à partir de *La société de consommation*¹, dans une théorie du pouvoir chez Michel Foucault à partir de *l'Histoire de la sexualité*², dans les travaux sur les médias inspirés de la théorie

¹ Jean Baudrillard, *La société de consommation*, Paris, Denoël, 1970.

² Michel Foucault, *Histoire de la sexualité : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1976; *L'usage des plaisirs*, tome 2, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1984; *Le souci de soi*, tome 3, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1984. On notera que cette théorie sur laquelle il met l'accent dans son volumineux ouvrage entre en contradiction avec la position qu'il présente furtivement dans *La volonté*

critique³ et, de façon plus définie, de la théorie des industries culturelles⁴, ou dans les écrits politiques trop peu nuancés où les citoyens ne sont que les victimes des pouvoirs. Mais c'est de loin la notion d'un acteur rationnel qui rallie le plus les opinions, c'est cette notion qu'on trouve à l'origine du plus grand nombre de théories dans les sciences humaines.

La question se pose de savoir comment il se fait que perdure ce positionnement épistémologique alors qu'il exclut les actions émotives, inconscientes et irrationnelles, alors donc qu'il élimine *a priori* un immense pan de l'agir humain, alors, en outre, qu'il suppose une indétermination des structures sociales sur les actions humaines.

On peut fournir plusieurs réponses à cette question.

1. Des motifs pour entretenir le postulat d'un acteur rationnel

1.1. Une première réponse : « c'est vrai, un point, c'est tout »

Une première réponse peut être qu'on estime que, effectivement, tout acteur social agit toujours de façon intéressée, et donc rationnellement, consciemment, intentionnellement, stratégiquement⁵. Si mensongère soit-elle, cette opinion a quelque chose

de savoir et qui veut que le pouvoir provienne de partout, et non qu'il englobe tout (p. 122).

³ Theodor W. Adorno et Max Horkheimer, *La dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, 1974 [1944].

⁴ Qu'on songe à Paul Beaud (*La société de connivence*, Paris, Aubier Montaigne, 1984), ou à Armand Mattelart [depuis *De l'usage des médias en temps de crise* (Paris, Alain Moreau, 1979, avec Michèle Mattelart) jusqu'à *Le profilage des populations. Du livret ouvrier au cybercontrôle* (Paris, La Découverte, 2014, avec André Vitalis)], ou à Bernard Miège [depuis *La société conquise par la communication* (Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1989) jusqu'à *Les industries du contenu face à l'ordre informationnel* (Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2000)].

⁵ Cette interpellation les unes par les autres de ces catégories a été mise en lumière par Max Weber, entre autres dans *Économie et société* (Paris, Plon, 1971) et dans *l'Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive* (1913) qui est publié dans les *Essais sur la théorie de la science* (Paris, Plon, 1965). Elle a été critiquée par Mélanie Girard dans « Éléments de critique des théories de l'action » (*Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 3, n° 1, 2007, p. 47-60) et dans *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison* (thèse de doctorat en sociologie délivrée par l'Université

de rassurant dans le champ idéologique, et même dans celui de la science. Dans le champ idéologique, elle façonne l'univers humain de telle manière qu'il n'y a jamais dans tout discours ou dans tout geste qu'à saisir ou à reconstituer l'intérêt de son auteur, ce qui dispense de s'attarder sur le discours ou sur le geste en lui-même ou ce qui permet de ne repérer en lui que ce qui renvoie à l'intérêt. Dans cette optique, tout ce qui ne se rapporte pas à l'intérêt d'une personne est inessentiel au propos émis ou à l'acte posé; et ne pas tout ramener à l'intérêt, c'est faire preuve de naïveté. Dans le champ scientifique, elle autorise une considérable réduction de l'esprit humain, une terrible déformation de la psyché, ce par quoi il est alors possible de fabriquer des modèles linéaires par lesquels toute action n'est que l'effet d'une intention logiquement associable à un acteur intéressé. L'obligation de produire une preuve est ainsi hypersimplifiée; il n'y a pas, par exemple, à se préoccuper de tout ce qui dans l'ordre émotif se conjugue à l'ordre rationnel, de tout ce qu'une action doit à l'inconscient, de tout ce qui dialectise l'action à elle-même et à autre chose de par sa dimension socio-historique.

1.2. Une deuxième réponse : l'utilité scientifique

Il peut y avoir, comme deuxième réponse, qu'on reconnaisse que l'image d'un acteur rationnel est effectivement impropre mais qu'elle est scientifiquement utile. Il est alors entendu que cette représentation n'a pas forcément de correspondance avec la réalité, que, dans les faits, les acteurs sociaux disposent d'un esprit moins limité que ne le laisse entendre l'axiomatique; mais il est convenu d'en admettre la pertinence à des fins analytiques. Il devient ainsi acceptable de travailler avec un outil dont il est admis qu'il est fort probable qu'il travestisse la réalité.

des sciences sociales de Toulouse I, 2009), de même que par Simon Laflamme dans « Les acteurs sociaux et la modélisation phénoménologique » (*Revue canadienne de sociologie*, vol. 49, n° 2, 2012, p. 138-150).

1.3. Une troisième réponse : « cela n'a pas d'incidence »

Une troisième réponse peut être que cette position ne porte pas à conséquence. L'acteur est compris dans une logique de rationalité, mais il l'est de façon non critique, par habitude. Les études statistiques produisent, par exemple, des corrélations entre le statut socioéconomique et l'aspiration ou entre l'âge et l'opinion sur le divorce; les approches qualitatives catégorisent des opinions, des modes d'expression, des trajectoires de vie, des formes de l'amitié, parfois associent des catégorisations à des conditions. Ces analyses n'ont aucunement besoin de l'idée d'un acteur rationnel pour être menées. Souvent, au début du rapport auquel elles donneront lieu, et à sa fin, elles évoqueront des théories rationalisantes et elles parleront volontiers, à propos des acteurs, de stratégies, de décisions, de choix, alors que les analyses n'autorisent que de manière très lointaine ces interprétations ou ce vocabulaire. Souvent, aussi, les conclusions ne rappelleront même pas l'axiomatique rationalisante. De nombreuses analyses en économie se passent aisément d'un acteur et, *a fortiori*, de sa rationalité intéressée. Le postulat apparaît dans un arrière-plan, mais il a peu à voir avec les opérations qui sont effectuées. C'est bien le cas, par exemple, quand on examine l'incidence du taux d'inflation sur le taux de chômage ou sur les exportations. Dans ces contextes, on accepte que l'individu soit naturellement rationnel, mais on le fait inutilement.

1.4. Une quatrième réponse : la liberté humaine

Quatrièmement, la réponse peut être qu'il importe par-dessus tout, dans toute modélisation de l'humain, de faire valoir la liberté humaine. Cette volonté de poser l'humain comme autonome apparaît si impérieuse qu'elle peut forcer à nier toute dépendance à l'égard des structures ou des institutions sociales. On est ici dans l'ordre de l'idéologie : l'humain est libre; cela ne se discute pas. Ce qui est étonnant, dans cette doctrine, c'est qu'il n'y a de liberté que s'il y a raison, conscience, intention, intérêt. Être libre, c'est, pour un sujet donné, découvrir son intérêt,

consciemment; c'est consciemment établir un raisonnement suite auquel, intentionnellement, quelque chose sera fait en conséquence de l'intérêt. Il n'y a de liberté que parce qu'il y a conscience. C'est là une thèse qui peut très bien se comprendre. On est cependant en droit de s'interroger à savoir comment il se fait que la liberté ne se comprenne que sur le plan de la subjectivité individuelle, qu'elle n'apparaît pas, par exemple, au niveau des collectifs, ou ontologiquement. Il est aussi permis, plus en lien avec le postulat, de se demander comment il se fait que le sujet libre peut se révéler sans référence à toutes les déterminations qu'il ne peut pas ne pas subir : celles qui lui viennent de sa socialisation, des sentiments qu'il éprouve, des valeurs qu'il véhicule, de la condition dans laquelle il vit. Mais il est vrai alors que la liberté doit être conjuguée avec la non-liberté. On peut aussi se demander comment il se fait qu'il faille exclure des actes libres celui qui est posé inconsciemment, ou spontanément, ou avec une forte charge émotive. Ou encore comment il se fait que bon nombre d'actes posés en toute retenue suite à des réflexions soutenues ne soient pas considérés comme déterminés alors qu'ils sont une manifestation assez nette de ce qu'une personne ne peut pas agir librement. Ces paradoxes nous enseignent que la catégorie liberté n'est pas d'ordre analytique; elle est d'ordre philosophique, ou politique, ou existentiel⁶. Elle est inutile pour appréhender l'action humaine de manière scientifique. Recourir à cette catégorie dans le registre de la science, c'est forcément appauvrir l'analyse, car il n'y a d'action humaine, si l'on tient à philosopher, que quelque part entre autonomie et détermination, ce qui suppose des modélisations autrement étayées. Les sciences humaines n'ont pas besoin de catégoriser l'humain comme libre ou non libre pour en observer les gestes et pour en interpréter l'agir. Elles peuvent très bien comprendre la socialité sans se donner pour objet premier l'agir individuel, ce qu'elles font, d'ailleurs, couramment dans des études macrologiques. Elles peuvent aussi tout à fait appréhender la psyché individuelle en

6 Voir Simon Laflamme, *Suites sociologiques*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Épistémè », 2006.

dehors de l'idéologie de la liberté, ce que fait communément la psychologie, aussi bien sur le plan expérimental que sur celui de la clinique. Le psychanalyste peut tout à fait pénétrer dans les méandres de l'esprit humain sans s'encombrer d'une thèse sur la liberté de son patient.

1.5. Une cinquième réponse : la relativisation

Une cinquième réponse peut être que l'image d'un acteur rationnel a suffisamment été relativisée pour qu'on ose la reproduire. On évoque alors les travaux qui, de Herbert A. Simon⁷ à Raymond Boudon⁸, ont atténué l'idée d'une rationalité substantive – c'est-à-dire parfaite – la transformant en celle d'une rationalité limitée ou procédurale. Ces travaux ont mis en évidence qu'il est peu probable qu'un acteur – social ou même économique – délibère dans l'absolu, qu'il dispose de toutes les informations qui sont nécessaires à une parfaite optimisation de ses choix ou de ses actions. Tout sujet réfléchit dans des circonstances données, à l'intérieur de paramètres socio-historiques, et, donc, la décision qu'il prend est forcément contrainte. La rationalité ne peut être substantive puisque cette substantivité impliquerait la possibilité d'obtenir toutes les données qui concernent l'objet d'un raisonnement et l'aptitude à traiter logiquement cet ensemble. Elle est limitée aux données dont elle dispose; elle est procédurale en ce qu'elle n'est pas idéale et que sa finalité est bien simplement la satisfaction dans une analyse particulière. Mais elle n'en demeure pas moins effectivement rationnelle. La rationalité limitée ou

⁷ Voir Herbert A. Simon : « From Substantive to Procedural Rationality », dans Spiro Latsis (dir.), *Method and Appraisal in Economics*, Cambridge (MA), Cambridge University Press, 1976, p. 129-148; *Models of Bounded Rationality*, volume 1 : Economic Analysis and Public Policy, volume 2 : Behavioral Economics and Business Organization, Cambridge (MA), Massachusetts Institute of technology (MIT) Press, 1982.

⁸ Voir Raymond Boudon : *Raison, bonnes raisons*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Philosophe en sciences sociales », 2003; *Essais sur la théorie générale de la rationalité*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2007; *La rationalité*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 2009; « Aux racines de la "bonne sociologie" », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 8, n° 1, 2012, p. 119-160.

procédurale a cours chez un acteur qui réfléchit dans sa contingence et qui prend la décision qui lui apparaît comme étant la plus acceptable compte tenu de ce qu'il sait dans sa situation. Certes, cette perspective permet au postulat de prendre quelque distance par rapport à la vision idéaliste qu'avaient de la raison les néo-classiques⁹ qui ont développé l'hypothèse de la maximisation de l'utilité, vision que reproduiront les adeptes de la théorie des choix rationnels¹⁰. Mais l'axiomatique demeure bien ancrée dans la rationalité; elle n'accueille aucunement tout le vaste univers qui, chez l'humain, appartient à l'inconscient et à l'émotion; elle continue de considérer l'humain comme subjectivité isolée, comme monade, ne réfléchissant qu'en lui-même; elle fait fi de la socialisation en dehors de laquelle il n'y a pas d'humanité, il n'y a pas même de subjectivité. Les acteurs sociaux restent des individus séparés les uns des autres, sans liens de socialité entre eux, tout à fait autonomes, malgré les contraintes de leur contingence, n'agissant que par et pour eux-mêmes. Une société n'est au mieux qu'un agrégat d'individualités rationalisantes. Une subjectivité est transparente à elle-même; elle n'est modulée par aucun inconscient; elle agit toujours en connaissance de cause, à sa satisfaction, rationnellement. On est bien campé dans un univers psychologique auquel échappent maintes notions de la science qu'est la psychologie.

1.6. Une sixième réponse : l'individu comme point focal

Comme sixième réponse, on peut faire valoir qu'il n'y a de société que parce qu'il y a des individus et que toute science humaine doit avoir pour point focal ces individus. L'opinion est commune, et elle est normalement présentée avec vigueur. Mais elle est moins évidente qu'il n'y paraît. Pour qu'il y ait société, il est vrai, il faut qu'il y ait des individus. Mais l'individualité est loin d'être suffisante pour qu'il y ait société. Pour qu'il y ait société, il faut aussi qu'il y ait des transcendances, des formes qui dépassent les individus et leur permettent de coexister; il faut qu'il y ait des

⁹ Notamment Carl Menger, William Stanley Jevons, Léon Walras.

¹⁰ Notamment Robert Axelrod, Gary Becker, James Coleman, George C. Homans.

facteurs qui réunissent les individus, qui leur permettent de communiquer; il faut qu'il y ait historicité collective, grâce à laquelle, au demeurant, il peut y avoir des histoires individuelles, qui elles-mêmes rendent possible la collectivisation de l'histoire. Les sciences humaines peuvent tout aussi bien se donner pour objet la socialité en elle-même, les dialectiques entre socialité et individualité que l'individualité en soi. Par ailleurs, si elles insistent à centrer leurs analyses sur les individus, rien ne les empêche de se donner des catégories moins exclusives, moins idéologiquement chargées que celle de la rationalité et de ses corollaires : au lieu de se confiner dans la conscience, elles peuvent jouer sur la tension entre conscience et non-conscience; au lieu de s'enfermer dans l'intérêt, elles peuvent conjuguer les pôles que sont l'intérêt et le non-intérêt; au lieu d'insister sur l'intention, elles peuvent combiner l'intention et la non-intention; au lieu de ne se donner accès qu'à la rationalité, elles peuvent réunir rationalité et non-rationalité. Les modélisations, certes, seront ainsi compliquées, mais elles seront moins déformantes¹¹.

1.7. Une septième réponse : l'inutilité de la critique

Une septième réponse peut être qu'il est inutile de critiquer l'axiomatique rationalisante parce que les sciences humaines n'en sont plus là. Elles ont développé plusieurs autres approches qui ont dépassé ce positionnement. Cette perception constitue l'une des plus étonnantes. Elle est surprenante parce que, la plupart du temps, elle est associée à un refus de critiquer l'hypothèse d'un acteur rationnel. Ce refus se présente de deux façons. Dans une première, on soutient que, puisqu'il existe désormais d'autres positions, il n'y a plus à dénoncer cette hypothèse. Dans une seconde, on suggère que, étant donné qu'il existe d'autres façons d'aborder l'esprit humain, l'axiomatique rationalisante n'est plus à l'œuvre. Dans les deux cas, on a affaire à un aveuglement. Il est vrai qu'il existe d'autres façons de modéliser en sciences humaines, mais il est certain que celle qui a pour postulat l'acteur rationnel

¹¹ Voir Simon Laflamme, « Les acteurs sociaux et la modélisation phénoménologique », *op. cit.*

demeure la plus importante; ces autres modélisations ont peu d'écho tant le charme de l'axiome rationalisant opère, et donc demande à être critiqué. Cela étant dit, quelles sont ces théories généralement évoquées au sein desquelles l'individu n'apparaît pas dans le carcan qu'est le postulat d'un acteur rationnel? Il est souvent fait mention de l'interactionnisme symbolique, de l'ethnométhodologie, du constructivisme social, de l'antiutilitarisme et de la systémique complexe.

1.7.1. Cinq approches

1.7.1.1. L'interactionnisme symbolique

L'interactionnisme symbolique chez Erving Goffman pose clairement que tout acteur social agit par rapport à d'autres acteurs, qu'il est donc en interaction. Cette relation aux autres a lieu à l'intérieur de valeurs qui habitent les esprits; elle est donc symbolique. Un acteur, aux yeux de la théorie, entend présenter de lui-même une image favorable en prenant en considération des normes. Pour ce faire, il contrôle ses actions afin de bien paraître et essaie, autant qu'il le peut, d'intervenir sur les autres afin qu'ils aient de lui une belle impression. On est beaucoup moins ici dans une interaction à proprement parler que dans une gestion par un sujet de sa personne et de son auditoire, public devant lequel il est en représentation. Ce n'est pas par hasard que la première œuvre de Goffman, après sa thèse de doctorat¹², est une description de la vie en société développée à partir de l'analogie de la dramaturgie, l'acteur social se confondant avec l'acteur en tant qu'artiste¹³. Cet interactionnisme symbolique est bel et bien construit sur l'axiomatique rationalisante : en fonction de symboliques et parce qu'il ne peut pas échapper aux interactions, un acteur social, dans son intérêt, agit rationnellement, intentionnellement, consciemment pour se bien faire voir, pour

¹² Erving Goffman, *Communication Conduct in an Island Community*, thèse de doctorat, Université de Chicago, 1953.

¹³ Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome 1 : La présentation de soi, tome 2 : Les relations en public, Paris, Minuit, coll. « Sens commun », 1973 [1959].

correspondre à l'image qu'il veut qu'on ait de lui, qu'il croit qu'il doit avoir.

L'œuvre de Goffman ne sera pas toujours également interactionniste. Elle en viendra à mettre l'accent sur ce qui, dans l'environnement social, influe sur l'expérience des individus. Dans *Frame Analysis*, par exemple, Goffman fait état de cadres conceptuels sociaux qui guident les pensées et les actions des individus. Il se distancie alors de cette perspective dans laquelle l'individu apparaît comme autonome; il s'éloigne de la sociologie individualiste; il s'éloigne donc de l'interactionnisme symbolique et s'approche du structuralisme¹⁴.

1.7.1.2. L'ethnométhodologie

L'ethnométhodologie constitue fondamentalement une critique du structuro-fonctionnalisme de Talcott Parsons. Harold Garfinkel¹⁵, le fondateur de l'école, reproche à Parsons de dissoudre les individus dans les structures sociales. Selon lui, les réalités sociales sont produites par les individus; les individus, loin d'être commandés par des réalités sociales comprises comme objectives, au sens fonctionnaliste, accomplissent continûment, dans le milieu où ils agissent, par les choix qu'ils posent, les réalités sociales. Les individus sont libres; ils ne sont pas déterminés par des structures sociales; ils agissent consciemment, rationnellement, intentionnellement, dans leur intérêt, et c'est ainsi qu'ils forment les sociétés à l'intérieur desquelles ils agissent. Le but de l'ethnométhodologie est d'examiner le vaste univers du détail des actions et des interactions que mènent les individus et par lesquelles ils créent leur société. Il n'y a rien dans ce courant qui ne relève pas du postulat d'un individu rationnel¹⁶.

¹⁴ Erving Goffman, *Frame Analysis: An Essay on the Organization of Experience*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1974 (édition française : *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, coll. « Sens commun », 1991).

¹⁵ Harold Garfinkel, *Studies in Ethnomethodology*, Cambridge (UK) et Oxford (UK), Polity Press et Blackwell Publishers, 1984 [1967].

¹⁶ Jean-Michel Berthelot écrit qu'« [on peut montrer que les différentes théories de l'action [...] (utilitarisme, phénoménologie, ethnométhodologie, interactionnisme symbolique...) ne sont pas aussi éloignées qu'il y paraît à première vue. Elles se regroupent, en effet, malgré leur déni réciproque, sous un schème

1.7.1.3. Le constructivisme social

La force du constructivisme social est d'avoir signalé que les réalités sociales ne sont pas des entités absolues, des données *a priori* qui s'imposent extérieurement, arbitrairement aux individus. Toute institution sociale est générée subjectivement par les acteurs sociaux; elle est construite. Les individus produisent leur société; ils inventent leur socialité en donnant à ses composantes valeur d'institution à force de les activer par leur pratique et de trouver un sens à leur existence. C'est là la thèse de Peter L. Berger et Thomas Luckmann¹⁷. Le lien entre le constructivisme social et l'axiomatique rationalisante est ténu. Il y a une focale sur l'individu; il y a l'aptitude de la subjectivité humaine à créer son milieu, comme le veut aussi l'ethnométhodologie. Ce dénominateur commun est ce que les deux approches doivent à la phénoménologie d'Alfred Schütz¹⁸. Mais la liberté ne joue pas le même rôle dans l'ethnométhodologie, et donc dans l'axiomatique rationalisante, que dans le constructivisme social : dans l'axiomatique rationalisante, ce rôle est capital, il représente un des éléments de l'appareil conceptuel; dans le constructivisme social, il est périphérique, car il importe peu de décréter l'humain comme libre, sinon ontologiquement, pour faire état de sa capacité de construire ses institutions. Cette distinction est en grande partie attribuable à ce que les visées de l'axiomatique rationalisante se font principalement idéologiques alors que celles du constructivisme social se veulent plutôt socio-épistémologiques. Dans le premier cas, il est tautologiquement dit que, puisque

commun : celui de l'intentionnalité. Selon ce schème, un phénomène social donné (une décision d'investissement, une évolution de la consommation, le développement imprévisible d'une manifestation, etc.) résulte de la combinaison des intentions d'un ensemble d'acteurs inscrits dans un système d'action » (« Le devoir d'inventaire », dans Philippe Cabin et Jean-François Dortier (dir.), *La sociologie. Histoires et idées*, Auxerre, Sciences humaines, 2000, p. 250-251).

¹⁷ Peter L. Berger et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, coll. « Références », 1997 [1966].

¹⁸ Alfred Schütz : *Contribution à la sociologie de l'action*, Paris, Hermann, coll. « Société et pensées », 2009; *Éléments de sociologie phénoménologique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1998.

l'humain est ainsi, c'est ainsi qu'il doit être modélisé; la dimension épistémologique n'a aucune distance par rapport à l'idéologie. Dans le second cas, les auteurs se demandent quelle part peut prendre la subjectivité dans l'institutionnalisation de la socialité et ils créent une socio-épistémologie. C'est cette différence qui explique que le constructivisme social emprunte à la phénoménologie principalement la catégorie intentionnalité, c'est-à-dire celle qui fait état de la manière dont la conscience donne un sens au monde qu'elle perçoit, alors que l'axiomatique rationalisante retient surtout la catégorie intention, c'est-à-dire celle qui permet à une conscience d'assurer sa liberté.

1.7.1.4. L'antiutilitarisme

Au plan analytique, l'antiutilitarisme effectue deux avancées notables dans les sciences humaines : il établit, à sa façon, que l'alternative holisme ou individualisme est erronée; il montre que la fonction de l'intérêt dans l'axiomatique rationalisante est surévaluée. Alain Caillé, en prenant pour assises l'*Essai sur le don de Marcel Mauss*¹⁹, décrit comment les comportements sociaux supposent des normes et comment ces normes supposent des comportements. Le don a cours dans une société qui l'institutionnalise et il ne peut être tel que dans la mesure où, par leurs pensées et leurs actions, les membres de la société l'institutionnalisent; les actions sociales influent donc sur les structures sociales, et inversement. Caillé critique aussi, souvent avec virulence, l'*a priori* utilitariste. Ce qui le heurte, c'est, par-dessus tout, la place qui, dans ces préconceptions, est accordée à l'intérêt. Il fait valoir que l'humain est capable de don et que, par conséquent, il n'agit pas forcément de manière égoïste, comme le veut l'utilitarisme. Caillé ne rejette pas l'agir intéressé; il le désessentialise. Il maintient l'approche phénoménologique de laquelle est issu le postulat d'un acteur rationnel, mais l'atténue en éloignant quelque peu le terme « intérêt » des trois autres que sont la

¹⁹ Marcel Mauss, *Essai sur le don* (1923-1924), dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1973 [1950], p. 143-279.

conscience, la raison et l'intention et en accrochant cette phénoménologie à la socialité²⁰. L'individu reste au centre des préoccupations, phénoménologiquement, mais il n'est plus asocialisé. L'approche a toujours pour point focal un acteur intentionnel, mais ses intentions sont à la fois subjectives et socialisées.

1.7.1.5. La systémique complexe

La systémique complexe fait jouer un rôle à la subjectivité humaine. Elle le fait de deux façons. Elle le fait dans un double constructivisme qui met en évidence la part de la subjectivité et dans les travaux scientifiques et dans la composition de la socialité; pour elle, donc, il n'y a pas de connaissance objective au sens positiviste, il n'y a pas de socialité en dehors d'une intervention des individus, il n'y a pas de subjectivité en l'absence de rapport à la socialité. Edgar Morin a déployé tout un vocabulaire pour rendre compte de ces dynamiques : auto-éco-ré-organisation, dialogie, récursivité, hologrammie²¹. Il n'y a pas, dans la systémique complexe, de postulat d'un acteur rationnel au sens où l'entend l'utilitarisme. En fait, tout en éloigne. À nos yeux, la systémique complexe constitue effectivement un dépassement de l'axiomatique rationalisante; ce qui est surprenant, c'est qu'on mobilise cette approche pour justifier des individualismes méthodologiques. Dans de nombreuses études, Edgar Morin est abondamment cité pour faire état de la pertinence de la pensée complexe, ce qui n'empêche aucunement les chercheurs de persister confortablement dans la tradition de l'axiomatique rationalisante.

²⁰ Alain Caillé : *Anthropologie du don*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000; *Critique de la raison utilitaire*, Paris, La découverte, 1989; *Don, intérêt et désintéressement : Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres*, édition revue et augmentée, Paris, La Découverte, 2005 [1994].

²¹ Pour un condensé de ces études, on peut lire : Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Seuil, 2005 [1990]; Edgar Morin et Jean-Louis le Moigne, *L'intelligence de la complexité*, Paris, L'Harmattan, coll. « Cognition et formation », 1999, les chapitres 2 et 4 de Morin.

1.7.2. *Trois autres évocations*

Pour justifier le refus de prendre quelque distance par rapport au postulat de l'acteur rationnel, on évoque aussi, et dans le même esprit qu'on convoque des théories, l'intelligence artificielle, la simulation et les sciences cognitives. Il est vrai que l'analyse de la rationalité humaine se développe. Mais toutes ces évolutions ne représentent pas des dépassements de l'axiomatique. La recherche sur l'intelligence artificielle est riche et prometteuse en ce que le projet de copier l'intelligence humaine, voire de la rendre plus performante à certains égards, oblige à bien comprendre les mécanismes de l'intellect. Mais cette recherche porte avant tout sur la mémorisation et le traitement des données; elle est de forme computationnelle ou robotique²². Elle ne donne aucunement lieu à une meilleure compréhension de l'esprit humain, dans ses dimensions sociales et historiques, et elle ne peut pas être brandie comme manifestation d'un dépassement de la modélisation dont le fondement est un acteur rationnel. La simulation, elle, constitue une tentative d'observer les comportements des acteurs sociaux en leur absence; son plus grand tort est précisément de modéliser ces acteurs avec l'axiomatique rationalisante²³. Ce qui ne signifie pas qu'elle ne pourrait se révéler d'une grande utilité si elle se dotait de modèles plus en phase avec l'esprit humain. Les sciences cognitives représentent sans doute le milieu le plus fécond des études sur l'intelligence humaine. Leur interdisciplinarité, la multitude des objets qu'elles abordent et des variables qu'elles prennent en considération ont déjà produit de beaux résultats et laissent espérer de grandes découvertes. Parmi leurs découvertes, on peut signaler le connexionnisme pour lequel, chez l'humain, l'intelligence, et

²² David Poole et Alan Mackworth, *Artificial Intelligence: Foundations of Computational Agents*, Cambridge (MA), Cambridge University Press, 2010; Stuart Russell et Peter Norvig, *Artificial Intelligence: A Modern Approach*, troisième édition, Upper Saddle River (NJ), Prentice Hall, 2010 [1995].

²³ Voir le numéro sur « La simulation dans les sciences humaines » dans *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 5, n° 2, 2010.

même l'esprit, est une machine qui sert à traiter de l'information, un appareil davantage tourné vers la syntaxe que vers la sémantique. Mais, dans ce vaste domaine, la logique intentionnelle est bien présente; c'est d'ailleurs pourquoi la philosophie analytique et la philosophie de l'esprit y sont communément rappelées, elles dont l'essence est l'intention, et c'est ce qui explique que l'individualisme méthodologique se plaise à recourir à la notion de cognition²⁴.

1.7.3. Une réponse suspecte

Cette septième réponse est de mauvaise foi. Elle rejette la critique de l'axiomatique sous prétexte que les sciences sociales disposent désormais de modélisations plus fines, mais elle insiste pour recourir à l'appareil conceptuel de cette axiomatique; elle continue de présenter l'humain comme essentiellement conscient, rationnel, intentionnel et intéressé. Elle le fait en désignant des théories ou des notions qui soit reposent elles-mêmes strictement sur un acteur rationnel (interactionnisme symbolique, ethnométhodologie; intelligence artificielle, simulation, sciences cognitives), soit ont peu à voir avec cet acteur (constructivisme social; intelligence artificielle, sciences cognitives), soit relativisent l'axiomatique mais l'entretiennent (antiutilitarisme), soit dépassent effectivement l'hypothèse de l'acteur rationnel (systémique complexe) mais alors elle n'en tient aucunement compte.

2. Des motifs de s'éloigner du postulat d'un acteur rationnel

Il n'y a pas, selon nous, de réponse valable. Il n'y a pas de motif suffisant pour conserver l'axiomatique rationnelle.

La nécessaire dialectique entre les acteurs sociaux et les structures sociales, maintes fois établie et de diverses façons²⁵,

²⁴ Raymond Boudon, « La théorie générale de la rationalité, base de la sociologie cognitive », dans Fabrice Clément et Laurence Kaufmann (dir.), *La sociologie cognitive*, Paris, Maison des sciences de l'homme, coll. « Cogniprisme », p. 43-74; Raymond Boudon, Alban Bouvier et François Chavel, *Cognition et sciences sociales*, 2^e édition, Paris, Presses universitaires de France, 1999.

²⁵ Par Alain Caillé, par Edgar Morin, par Antony Giddens, pour ne mentionner que des synthèses très connues.

devrait à elle seule interdire qu'on admette l'idée d'un acteur fondamentalement et libre, et conscient, et intentionnel, et rationnel. Car dès lors qu'il est socialisé, cet acteur ne peut plus être transparent à lui-même : il ne peut pas ne pas subir l'influence des institutions qui donnent forme à sa société et qui collectivisent les actions. Ce qui ne fait pas de lui un automate; ce qui, au demeurant, ne l'empêche pas d'agir sur sa propre vie et sur sa société, de délibérer sur ce qui doit être fait; mais ce qui circonscrit ses actions et ses délibérations.

Il est, par ailleurs, aisé de faire quelques constats qui devraient inciter à écarter l'axiomatique rationnelle. Chaque humain fait lui-même l'expérience de sa conscience et de son inconscience, tout comme de sa rationalité et de son émotivité. Le moindre examen de sa psyché oblige toute personne à noter qu'elle est loin de correspondre à ce que l'axiomatique veut qu'elle soit. Il n'y a pas d'acteur social qui ne soit pas animé par l'inconscient, qui ne pose pas de gestes inconscients. Donc il est absurde de modéliser l'humain comme s'il agissait consciemment de façon principielle. Il n'y a pas d'acteur social qui agisse toujours intentionnellement, donc il est insensé de le modéliser par essence sous cette forme. Et parler de niveaux d'intention ou encore d'intention inconsciente, c'est reconnaître l'invraisemblance de l'hypothèse d'un acteur fondamentalement intentionnel. L'intention est consciente ou elle n'est pas intention. Il n'y a pas d'acteur social qui agisse toujours dans son intérêt, à moins qu'on donne à la définition d'intérêt une extension telle qu'elle se rapporte à l'entièreté des gestes humains, ce qui la rend inopérante. Agir dans son intérêt, pour l'acteur, c'est agir consciemment; or de nombreuses actions sont animées par l'inconscient, quand ce ne serait que partiellement, ce qui les éloigne de la logique de l'intérêt : fumer, c'est agir dans son intérêt que dans la mesure où le geste est transparent pour l'acteur, qu'il n'est pas porté par l'obligation de faire comme les autres, par la force de l'habitude ou par quelque assuétude; refuser de se soigner, ce n'est pas agir dans son intérêt; se mettre en danger sous l'effet d'une phobie, ce n'est pas agir dans son intérêt. Du point de vue extérieur, on peut agir inconsciemment

dans son intérêt. Du point de vue du sujet, il est même possible d'agir consciemment contre son propre intérêt. Il n'y a pas d'action sociale qui soit purement émotive : un cri de joie suppose quelque compréhension de quelque chose, et donc quelque raisonnement. Il n'y en a pas non plus qui soit purement rationnelle : réfléchir à la meilleure façon de réagir à l'égard d'une personne, c'est aussi gérer les sentiments qu'inspire cette personne. Il n'y a qu'en science, à force de méthodologie, de théorie et de polémique critique, qu'on finit par extraire de l'humain sa dimension émotive. Agir socialement, c'est agir entre la raison et l'émotion. Pourquoi alors refuser d'insérer la catégorie émotion dans une modélisation fondamentale de l'action humaine? S'attacher à l'axiomatique rationnelle, c'est se contraindre à distordre l'agir humain ou à n'en comprendre qu'une particule. C'est créer un modèle à ce point défini qu'on peut douter qu'il rende effectivement compte de quelque chose.

Pour ces raisons, quelques études proposent des modélisations dans lesquelles l'aspect affectif de l'humain est clairement pris en considération; il est alors question, par exemple, d'affectif cognitif²⁶, d'intelligence émotionnelle²⁷ ou d'émoraison²⁸. Quelques critiques invitent à quitter la perspective phénoménologique et à mettre l'accent, plutôt que sur les acteurs, sur les relations, sur les liens grâce auxquels il y a de la socialité²⁹. Mais

²⁶ Antonio Damasio, *L'erreur de Descartes : corps, émotions, conscience*, Paris, Odile Jacob, 1995.

²⁷ Depuis le chapitre de John D. Mayer et Peter Salovey, « What Is Emotional Intelligence? » (dans Peter Salovey et David J. Sluyter (dir.), *Emotional Development and Emotional Intelligence*, New York, Basic Books, 1997, p. 3-31).

²⁸ Simon Laflamme, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1995.

²⁹ Rachid Bagaoui, « La sociologie relationnelle comme principes structurants et comme théories sociales », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 5, n° 1, 2009, p. 25-29; Pierpaolo Donati, « La relation comme objet spécifique de la sociologie », *Revue du MAUSS*, n° 24, 2004, p. 233-254; Mustafa Emirbayer, « Manifesto for a Relational Sociology », *American Journal of Sociology*, vol. 103, n° 2, 1997, p. 281-317; Simon Laflamme, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle, op. cit. et Des biens, des idées et des personnes au Canada (1981-1995) : un modèle macrologique relationnel*, Sudbury/Paris, Prise de parole / L'Harmattan, 2000; Claude Vautier, « La

il semble bien que, dans les sciences humaines, l'affection pour un acteur rationnel soit trop grande pour que ces appels soient réellement entendus.

Bibliographie

- Adorno, Theodor W. et Max Horkheimer, *La dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, 1974 [1944].
- Bagaoui, Rachid, « La sociologie relationnelle comme principes structurants et comme théories sociales », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 5, n° 1, 2009, p. 25-29.
- Baudrillard, Jean, *La société de consommation*, Paris, Denoël, 1970.
- Beaud, Paul, *La société de connivence*, Paris, Aubier Montaigne, 1984.
- Berger, Peter L. et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, coll. « Références », 1997 [1966].
- Berthelot, Jean-Michel, « Le devoir d'inventaire », dans Philippe Cabin et Jean-François Dortier (dir.), *La sociologie. Histoires et idées*, Auxerre, Sciences humaines, 2000, p. 250-251.
- Boudon, Raymond, « Aux racines de la "bonne sociologie" », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 8, n° 1, 2012, p. 119-160.
- Boudon, Raymond, *Essais sur la théorie générale de la rationalité*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2007.
- Boudon Raymond, *Raison, bonnes raisons*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Philosophe en sciences sociales », 2003.

- Boudon, Raymond, *La rationalité*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 2009.
- Boudon, Raymond, « La théorie générale de la rationalité, base de la sociologie cognitive », dans Fabrice Clément et Laurence Kaufmann (dir.), *La sociologie cognitive*, Paris, Maison des sciences de l'homme, coll. « Cogniprisme », p. 43-74.
- Boudon, Raymond, Alban Bouvier et François Chavel, *Cognition et sciences sociales*, 2^e édition, Paris, Presses universitaires de France, 1999.
- Caillé, Alain, *Anthropologie du don*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000.
- Caillé, Alain, *Critique de la raison utilitaire*, Paris, La découverte, 1989.
- Caillé, Alain, *Don, intérêt et désintéressement : Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres*, édition revue et augmentée, Paris, La Découverte, 2005 [1994].
- Damasio, Antonio, *L'erreur de Descartes : corps, émotions, conscience*, Paris, Odile Jacob, 1995.
- Donati, Pierpaolo, « La relation comme objet spécifique de la sociologie », *Revue du MAUSS*, n° 24, 2004, p. 233-254.
- Emirbayer, Mustafa, « Manifesto for a Relational Sociology », *American Journal of Sociology*, vol. 103, n° 2, 1997, p. 281-317.
- Foucault, Michel, *Histoire de la sexualité : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1976; *L'usage des plaisirs*, tome 2, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1984; *Le souci de soi*, tome 3, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1984.
- Garfinkel, Harold, *Studies in Ethnomethodology*, Cambridge (UK) et Oxford (UK), Polity Press et Blackwell Publishers, 1984 [1967].
- Girard, Mélanie, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, thèse de doctorat en sociologie délivrée par l'Université des sciences sociales de Toulouse I, 2009.

- Girard, Mélanie, « Éléments de critique des théories de l'action », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 3, n° 1, 2007, p. 47-60.
- Goffman, Erving, *Communication Conduct in an Island Community*, thèse de doctorat, Université de Chicago, 1953.
- Goffman, Erving, *Frame Analysis: An Essay on the Organization of Experience*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1974 (édition française : *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, coll. « Sens commun », 1991).
- Goffman, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome 1 : La présentation de soi, tome 2 : Les relations en public, Paris, Minuit, coll. « Sens commun », 1973 [1959].
- Laflamme, Simon, « Les acteurs sociaux et la modélisation phénoménologique », *Revue canadienne de sociologie*, vol. 49, n° 2, 2012, p. 138-150.
- Laflamme, Simon, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1995.
- Laflamme, Simon, *Des biens, des idées et des personnes au Canada (1981-1995) : un modèle macrologique relationnel*, Sudbury/Paris, Prise de parole / L'Harmattan, 2000.
- Laflamme, Simon, *Suites sociologiques*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Épistémè », 2006.
- Mattelart, Armand et Michèle Mattelart, *De l'usage des médias en temps de crise*, Paris, Alain Moreau, 1979.
- Mattelart, Armand et André Vitalis, *Le profilage des populations. Du livret ouvrier au cybercontrôle*, Paris, La Découverte, 2014.
- Mauss, Marcel, *Essai sur le don (1923-1924)*, dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1973 [1950], p. 143-279.
- Mayer, John D. et Peter Salovey, « What Is Emotional Intelligence? », dans Peter Salovey et David J. Sluyter (dir.), *Emotional Development and Emotional Intelligence*, New York, Basic Books, 1997, p. 3-31.
- Miège, Bernard, *Les industries du contenu face à l'ordre informationnel*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2000).

- Miège, Bernard, *La société conquise par la communication*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1989.
- Morin, Edgar, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Seuil, 2005 [1990].
- Morin, Edgar et Jean-Louis le Moigne, *L'intelligence de la complexité*, Paris, L'Harmattan, coll. « Cognition et formation », 1999.
- Poole, David et Alan Mackworth, *Artificial Intelligence : Foundations of Computational Agents*, Cambridge (MA), Cambridge University Press, 2010.
- Russell, Stuart et Peter Norvig, *Artificial Intelligence: A Modern Approach, troisième édition*, Upper Saddle River (NJ), Prentice Hall, 2010 [1995].
- Schütz, Alfred, *Contribution à la sociologie de l'action*, Paris, Hermann, coll. « Société et pensées », 2009.
- Schütz, Alfred, *Éléments de sociologie phénoménologique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 1998.
- Simon, Herbert A., « From Substantive to Procedural Rationality », dans Spiro Latsis (dir.), *Method and Appraisal in Economics*, Cambridge (MA), Cambridge University Press, 1976, p. 129-148.
- Simon, Herbert A., *Models of Bounded Rationality*, volume 1 : Economic Analysis and Public Policy, volume 2 : Behavioral Economics and Business Organization, Cambridge (MA), Massachusetts Institute of technology (MIT) Press, 1982.
- « La simulation dans les sciences humaines », dans *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 5, n° 2, 2010.
- Vautier, Claude, « La longue marche de la sociologie relationnelle », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 4, n° 1, 2008, p. 77-106.
- Weber, Max, *Économie et société*, Paris, Plon, 1971.
- Weber, Max, *Essai sur quelques catégories de la sociologie compréhensive* (1913), dans *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965).